Le Collège Supérieur

Les cahiers du Collège

n° 69

4e trimestre 2016

Nature et histoire

Que nous reste-t-il de ces 90 jours passés en compagnie d'Albert Camus ? Probablement, une certaine épreuve de la nature par où tout commence ; car ce que Camus hérite des Grecs, c'est que c'est dans la joie que la conscience s'éveille, dans l'émerveillement devant un monde auquel nous sommes si bien accordés. Chez Camus, rien de ce tourment pascalien devant le silence des espaces infinis, rien de cette angoisse qui écrit la première page de la conscience dans les philosophies de l'existence, mais une joie d'exister sur laquelle soufflera, comme son envers, le vent de Djémila : si tant de joie nous a été donnée, comment se fait-il que tout puisse nous être enlevé ? Il ne saurait y avoir de tragique sans cette expérience préalable du sens ; et que l'épreuve de la nature comporte premièrement cette joie étrange, voilà qui donne à la pensée de Camus une radicale originalité dans l'horizon de la pensée contemporaine, laquelle s'emploiera plutôt, et par tous les moyens, à liquider l'idée de nature et à lui substituer l'idée de condition, c'est-à-dire son *analogon* historique. Mais l'histoire pour Camus, c'est toujours celle des vainqueurs, celle de la puissance, celle des offensés et des humiliés. On ne peut s'y résoudre, bien sûr. Et là où la puissance gronde, l'esprit doit advenir ; ce qui suppose de ne rien ignorer de l'horizon de mort d'une puissance laissée à elle-même, abandonnée à son propre aveuglement, tout occupée à vaincre ce qui la limite. Face à cette oppression, il faut bien que l'esprit reprenne son souffle. « Mais où trouver la solitude nécessaire à la force, la longue respiration où l'esprit se rassemble et le courage se mesure ? » se demande Camus. « Dans la petite aube tiède, passées les premières vagues encore noires et amères, c'est un être neuf qui fend l'eau, si lourde à porter, de la nuit. Le souvenir de ces joies ne me les fait pas regretter et je reconnais ainsi qu'elles étaient bonnes. Après tant d'années, elles durent encore, quelque part dans ce cœur aux fidélités pourtant difficiles. Et je sais qu'aujourd'hui, sur la dune déserte, si je veux m'y rendre, le même ciel déversera encore sa cargaison de souffles et d'étoiles. Ce sont ici les terres de l'innocence. »

Bruno Roche

SOMMAIRE

Edito 1

La vérité sort-elle de la bouche des enfants ? De la sagesse des proverbes 2

par Frédéric CROUSLÉ

Nouvelles du Collège 7

Agenda 8

« La vérité sort-elle de la bouche des enfants ? »

De la sagesse des proverbes

Frédéric Crouslé, normalien, agrégé de philosophie

« La vérité sort de la bouche des enfants », dit-on parfois. A la sagesse des Anciens, patiemment acquise mais parfois aveugle à certaines vérités, s'opposerait l'ingénuité de l'enfant supposé avoir reçu le don presque miraculeux de discerner ce qui échappe à plus expérimenté que lui. Mais avant d'interroger l'idée selon laquelle les enfants auraient un rapport privilégié au vrai, il convient de s'étonner du caractère proverbial de cette formule. En effet, qu'est-ce qu'un proverbe, sinon une maxime héritée de traditions populaires, donc transmise aux plus jeunes par leurs aînés de génération en génération ? Le paradoxe du proverbe « la vérité sort de la bouche des enfants » est donc qu'il recèle une contradiction performative à l'instar du paradoxe du menteur où le locuteur, en disant « je suis en train de vous mentir », dément qu'il ment en même temps qu'il affirme mentir. En effet, comment un proverbe peut-il prétendre que la vérité est exprimée plus facilement par les plus jeunes alors que tout proverbe présuppose que la sagesse est le fruit d'une expérience séculaire enseignée oralement par ceux qui jouissent du privilège de l'âge ?

Le choix de ce proverbe n'est pas dû au hasard. Comme nous l'avons vu, il constitue un exemple de proverbe paradoxal, en ce que l'essence des proverbes est d'exprimer des conseils de sagesse supposés se transmettre des plus anciens aux plus jeunes. Mais comment est-il possible qu'un proverbe constitue un paradoxe, c'est-à-dire un jugement contredisant à tort ou à raison l'opinion commune, alors que tout proverbe est supposé s'en faire le porte-parole ?

Pour résoudre cette difficulté il convient de commencer par préciser en quel sens comprendre ce proverbe.

L'enfant, ce génie...

En première interprétation, on pourrait penser que ce proverbe signifie que les enfants ne mentent jamais… Nous ne nous attarderons guère sur cette hypothèse fragile qui ne peut venir qu'à l'esprit de quelqu'un qui n'a jamais eu à éduquer d'enfants... D'ailleurs, non seulement l'idée est manifestement insoutenable mais il semble bien que l'opinion populaire a plutôt tendance à se méfier excessivement de la parole des enfants. Dans son excellente *Histoire de la pédophilie*, Anne–Claude Ambroise-Rendu a bien montré qu'au XIX° siècle, magistrats et médecins légistes se heurtaient le plus souvent à l'incrédulité des jurys populaires quand ils s'appuyaient sur le témoignage des petites victimes pour fonder leurs accusations. Il est donc à présumer que l'opinion commune a coutume de surestimer la propension des enfants à mentir ou à cacher la vérité, ce qui rend d'autant plus étonnant l'existence du proverbe proposé à notre examen.

D'où la nécessité de se tourner vers une deuxième piste plus crédible : on pourrait penser que ce proverbe veut dire que les enfants posséderaient des dons particuliers pour découvrir des vérités qui échapperaient aux adultes. C'est ce qu'on pourrait appeler le thème du génie enfantin ou de l'enfant visionnaire : l'enfant serait plus capable que l'adulte de voir la vérité.

Une première version de ce thème consiste à voir dans l'enfant un échantillon d'humanité innocente non encore corrompue par l'influence pernicieuse de la société. On reconnaît là une thèse rousseauiste développée dans l'*Émile* et qui a inspiré un grand nombre de partisans des pédagogies modernes.

Celle-ci découle de deux axiomes :

Le premier axiome de Rousseau est l'innocence de la nature humaine, qui bat en brèche le dogme augustinien du péché originel : « Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvements sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment et par où il y est entré. » (*Emile ou De l'éducation*, Rousseau, Œuvres, t.IV, Gallimard « Pléiade », 1980, p. 322)

Le second axiome est tiré de l'empirisme sensualiste :
« Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides : point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire ; il ne s'instruit pas, il apprend des mots. » (Ibidem, p. 430)

L'enfant doit apprendre à partir de l'expérience sensible et non à partir des livres ou du savoir de son maître car les mots ne sont pas porteurs de sens par eux-mêmes mais seulement en tant que traces renvoyant à des expériences sensibles fondatrices. (Visiblement Rousseau croit à la notion de définition ostensive, réfutée depuis par tous les linguistes). Voilà pourquoi l'enfant est supposé tout redécouvrir par lui-même et non recueillir l'héritage de ses prédécesseurs. Il en résulte une éducation qui autant que possible doit être auto-éducation, où l'éducateur doit paradoxalement ne rien enseigner à son élève mais créer artificiellement les conditions d'un auto-apprentissage.

« Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais, pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, et laissez-le les résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus ; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres. » (Ibid. p. 430)

Tout cela débouche en morale sur une éducation où le maître ne doit pas punir mais prévenir les conséquences les plus nuisibles des tentatives de ses élèves lorsqu'elles ne sont pas couronnées de succès.

« Ne donnez à votre élève aucune espèce de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience ; ne lui infligez aucune espèce de châtiment, car il ne sait ce que c'est qu'être en faute ; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne saurait vous offenser. Dépourvu de toute moralité dans ses actions, il ne peut rien faire qui soit moralement mal, et qui mérite ni châtiment ni réprimande. » (Ibid. p. 321)

Ne rien apprendre à son élève devient donc l'idéal paradoxal du précepteur rousseauiste :
« Notre manie enseignante et pédantesque est toujours d'apprendre aux enfants ce qu'ils apprendraient beaucoup mieux d'eux-mêmes…» (Ibid. p. 300)

D'ailleurs, la volonté de transmettre un savoir moral conduit à suggérer à l'enfant la possibilité de commettre un mal dont il ignorait tout. Voilà pourquoi, pas plus qu'il ne faut parler de sexualité aux enfants, ce qui pourrait stimuler une dangereuse curiosité, il ne faut imposer d'interdits aux enfants. Ainsi, c'est l'interdit même de mentir qui donne aux enfants l'idée de la possibilité du mensonge :
« Il suit de là que les mensonges des enfants sont tous l'ouvrage des maîtres, et que vouloir leur apprendre à dire la vérité n'est autre chose que leur apprendre à mentir. » (p.336)

Une naïveté ?

En somme, Rousseau voit dans l'enfant un être naturellement bon, que son éducation pourrait corrompre, et dont il convient de ménager l'innocence en faisant en sorte que l'éducation ne soit pas transmission de la culture de ses maîtres et pères mais auto-apprentissage. L'éducation par excellence est donc celle de l'autodidacte. C'est par essai et erreur que l'enfant apprend, le rôle du maître se réduisant à veiller sur le bon déroulement de cet apprentissage dont il organise les conditions matérielles et intellectuelles : il s'agit de créer des situations sollicitant l'étonnement de l'élève pour que celui-ci s'efforce ensuite de résoudre le problème par lui-même. On sait à quelle fortune a été promis l'idéal éducatif rousseauiste…

Relevons-en l'une des contradictions : ce qui condamne à l'échec la pédagogie rousseauiste est de vouloir conjoindre une conception empiriste de l'essence du savoir avec l'idée d'auto-apprentissage. Au fond ce projet est absurde : il revient à demander à un enfant de réinventer par lui-même en l'espace des quelques années de son apprentissage l'ensemble de tous les savoirs que l'humanité a laborieusement construits en plusieurs millénaires. Mais n'est-ce pas pécher par excès d'optimisme que d'exiger d'un enfant qu'il cumule les capacités d'invention d'Archimède, Galilée, Newton, Einstein et Schrödinger réunies en un unique esprit dans l'humble hypothèse où ses talents se limiteraient à l'étude de la physique ?

L'idée que tout apprentissage est apprentissage par soi-même n'est en réalité défendable que dans deux hypothèses

incompatibles avec les présupposés empiristes de Rousseau.

La première hypothèse est socratique et platonicienne : elle consiste à penser que la connaissance repose essentiellement sur des idées innées, de telle sorte qu'apprendre requiert de puiser au fond de soi les principes a priori desquels dépendra l'acquisition ultérieure du savoir. Voilà pourquoi l'enseignement socratique est fondé sur un dialogue où le questionnant mène le débat en laissant le questionné redécouvrir en lui-même les réponses aux questions posées méthodiquement par le maître. En ce sens, l'éducation est maïeutique, art d'accoucher un esprit des vérités inconscientes qu'il possède déjà en lui-même. Mais relevons que l'art délicat de la maïeutique dépend de l'initiative du maître sans qui l'élève ne pourrait se délivrer de ses préjugés. Car ici, le disciple n'est nullement autodidacte. Il suit des chemins balisés par tous ceux qui l'ont précédé, comme un scout progresse sur un jeu de piste.

La seconde hypothèse est chrétienne : « laissez venir à moi les petits enfants car le Royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent ». Ce précepte peut être rattaché à l'idée que la Parole éternelle de Dieu peut se rendre présente à la conscience de chaque être humain, à commencer par les enfants qui semblent jouir d'une prédisposition particulière à accueillir l'Evangile. Encore faut-il voir que ce privilège de l'enfance suppose une relation vivante avec le Christ qui n'est possible que dans l'économie de la Nouvelle Alliance : c'est seulement sauvé par la grâce du baptême que l'enfant devient apte à accueillir la Parole salvifique. Il ne s'agit pas de dire ici que la vérité sort de la bouche des enfants, mais plutôt qu'elle entre aisément dans leur cœur s'ils ont été confiés à la tutelle surnaturelle du Christ. Aussi peut-on voir dans une sécularisation de cette thématique l'origine la plus crédible de la thématique romantique de l'enfant visionnaire. Mais comme toute idée chrétienne sécularisée, elle devient absurde sortie de son contexte surnaturel puisque, précisément, le paradoxe chrétien n'est vrai que sous condition de la vérité surnaturelle : sans le secours du Christ, l'enfant n'entrerait dans aucun Royaume des Cieux, puisque sans le Fils de Dieu Sauveur il n'y aurait pas de Royaume. Le thème romantique de l'enfant visionnaire est donc à ranger au nombre des idées chrétiennes devenues folles qui, selon Chesterton, imprègnent la culture moderne.

Abandonnons donc l'hypothèse de l'enfant autodidacte. Et tournons-nous vers une autre version du thème du génie enfantin : l'enfant, figure du surhomme. Chacun sait d'ailleurs que l'enfant est une des figures du surhomme nietzschéen. Mais pour donner de la crédibilité à cette hypothèse, nous la rapprocherons délibérément de la théorie biologique de la néoténie. Dès 1920, le zoologue Louis Bolk avait observé des similitudes anatomiques et physiologiques entre l'homme adulte et les jeunes chimpanzés et gorilles. Tout se passe comme si l'homme au cours de sa croissance conservait des caractéristiques juvéniles que les autres primates perdent en parvenant à l'âge adulte. Au cours des années 1960 et 1970, âge d'or de l'éthologie, l'hypothèse fut reprise par plusieurs biologistes, notamment Konrad Lorenz et Desmond Morris dans le cadre d'une réflexion sur l'hominisation. Le propre de l'homme adulte serait de rester à l'âge adulte un singe immature. Il n'y a là paradoxe qu'en apparence : tous les éthologues ont relevé de longue date que le propre des jeunes mammifères est de passer par une phase d'apprentissage plus ou moins longue jusqu'à ce que se figent à l'âge adulte les habitudes, ou plutôt les habitus, résultant des diverses expériences tentées dans leurs premières années. Voilà pourquoi la plupart des jeunes mammifères sont naturellement joueurs : ils testent différents usages de leur faculté qui se fixeront ensuite sous forme d'habitudes une fois domestiqué leur environnement. C'est ce qui fait qu'à la différence d'autres animaux, les mammifères, tout particulièrement les primates, sont capables de s'adapter de génération en génération à des environnements variés. Dans cette perspective, devenir adulte signifie cesser d'apprendre à découvrir du nouveau pour se contenter d'exploiter le savoir accumulé dans l'enfance. Le propre de l'homme serait donc d'avoir acquis la faculté d'apprendre à tout âge, d'où serait émergée sa capacité de développer une culture infiniment plus variée que les rudiments de culture, pour autant qu'on puisse parler ainsi, qu'acquièrent les grands singes.

Toutefois, il faut reconnaître que la théorie de la néoténie ne permet pas de justifier le proverbe que nous examinons. En effet, la néoténie ne nous dit pas que l'enfant homme est supérieur à l'homme adulte mais que l'homme adulte est supérieur au singe adulte en ce qu'il partage certains caractères communs avec le singe enfant. Mais précisément, selon cette même théorie l'homme adulte reste très supérieur à l'enfant humain, puisqu'il cumule la capacité d'apprendre de l'enfant et l'expérience de l'adulte… La piste de la néoténie, si séduisante soit-elle, ne confirme nullement notre proverbe.

L'enfant, celui qui voit que le roi est nu...

Devant l'insuffisance des hypothèses précédentes, il convient de se tourner vers une toute autre interprétation de ce proverbe, que nous ferons nôtre. S'il y a lieu de soutenir que « la vérité sort de la bouche sort des enfants », ce n'est pas en vertu d'une supériorité

spirituelle de l'enfant sur l'adulte, contrairement à ce qu'imaginaient Rousseau et ses successeurs romantiques, c'est bien en raison de son ignorance des convenances, des usages et, de manière générale, des règles sociales. Telle est à notre avis la signification du célèbre conte d'Andersen *Les Habits neufs de l'Empereur*. En voici un résumé :

C'est l'histoire d'un roi qui n'a de souci que de sa vêture et n'aime rien tant que de se montrer devant ses sujets dans ses nouveaux habits. Ce roi néglige toutes les affaires du royaume, et on dit de lui qu'il « siège dans sa garde-robe ».

« L'enfant ose dire ce que tout le monde voit sans oser l'avouer.»

Arrivent dans la capitale du royaume deux escrocs qui se prétendent tisserands, se vantent d'être capables de tisser la plus belle étoffe que l'on puisse imaginer et qui possède en outre une étonnante propriété : les vêtements confectionnés avec cette étoffe « seraient invisibles aux yeux de ceux qui ne convenaient pas à leurs fonctions ou qui étaient simplement idiots ».

Le roi entrevoit aussitôt le gain de savoir qu'un tel vêtement lui offrirait : grâce à lui, il serait possible de découvrir lesquels de ses sujets ne conviennent pas à leurs fonctions, et de départager les intelligents des imbéciles. Il commande donc la précieuse et merveilleuse étoffe aux deux escrocs, qui se mettent à faire semblant de tisser, sans fil, sur leurs métiers vides.
Le roi, après quelques jours, dépêche auprès des tisserands son vieux ministre, qu'il sait compétent et intelligent, puis, quelque temps plus tard, un fonctionnaire dont l'honnêteté ne fait pas de doute et ainsi de suite. Chacun à son tour éprouve le même embarras : il ne voit rien – là où il n'y a rien à voir. Averti des propriétés de l'étoffe, chacun s'interroge : « Serais-je donc sot, ou inapte ? », et, placé dans cette situation impossible, résout de ne rien dire, c'est-à-dire de taire aux tisserands escrocs et au roi qu'ils n'ont rien vu. La même aventure arrive au roi, qui n'ose pas plus que ses sujets dire qu'il ne peut rien voir.

Arrive alors le jour de la procession, où le roi doit parader dans ses habits neufs : nul ne peut rien voir, et chacun fait semblant de voir, et chacun craint que l'on ne remarque qu'il ne peut rien voir, et tous de s'extasier à la vue des admirables habits neufs de l'empereur, jusqu'à ce qu'un petit enfant dans la foule s'exclame : « Mais il n'a pas d'habit du tout ! » Le père s'émerveille de la parole de son fils, et la commente en ces termes : « Entendez la voix de l'innocence », et le cri de l'enfant est alors repris en chœur par la foule, sur le passage du roi. Celui-ci convient en lui-même que l'enfant et le peuple ont raison mais poursuit tout nu sa procession en feignant de ne rien entendre .

Dans ce conte emprunté à la littérature populaire espagnole, Andersen s'interroge sur la puissance du mensonge dans le fonctionnement des mécanismes sociaux. Ici, la ruse des escrocs consiste à créer un dispositif social où chacun a intérêt à mentir pour ne pas trahir ce qu'il pense être son incapacité d'évaluer convenablement ce qui est proposé à son appréciation. On peut donc dire que la première leçon de ce conte est qu'une grande part de la vie sociale repose sur l'imposture, la mystification, bref un mensonge collectif. Ce mensonge collectif résulte plus précisément d'une agrégation de mensonges individuels puisque chacun ment sans savoir que les autres mentent aussi. Le mobile des menteurs est parfaitement élucidé par le conte : chacun renonce à s'exprimer sincèrement au terme d'un calcul d'intérêt. Car pour occuper une place avantageuse, il faut faire semblant d'adhérer à la vision de ceux qui sont réputés plus compétents ou intelligents que soi. En somme, ce conte enseigne que la hiérarchie sociale est fondée sur l'adhésion d'une masse d'individus isolés les uns des autres à des jugements de valeurs auxquels nul ne croit réellement en son for intérieur, mais que chacun feint de croire en vue d'assurer sa propre position. Qui ne voit là le dévoilement des mécanismes mystificateurs de l'idéologie dominante, entendue comme un système de représentations et de valeurs promu par les plus puissants en vue d'assurer leur pouvoir ?

C'est dans le cadre de ce mensonge social que l'intervention de l'enfant est déterminante. L'enfant ose dire ce que tout le monde voit sans oser l'avouer : que le roi est nu. Non qu'il en sache plus que les autres, mais parce que son ignorance des usages le préserve des inhibitions qu'il faut assimiler pour être intégré à la société. Certes, le père de l'enfant, dans le conte, semble rendre hommage à « l'innocence enfantine », de telle sorte qu'on pourrait croire retrouver le thème romantique de l'enfant visionnaire, auquel Hans-Christian Andersen a pu souscrire par ailleurs. Néanmoins, il faut relever que l'enfant ne révèle pas du tout le dysfonctionnement social à la manière d'un prophète qui, au péril de sa vie, proclamerait la vérité que le souverain refuse d'entendre ; il la révèle plutôt à la manière dont, en chimie, le papier pH révèle l'acidité d'un liquide… Car il réagit à la vue du roi comme un élément chimique réagit au contact d'un autre, c'est-à-dire sans rien savoir du sens de ce qu'il fait. Il ne transmet donc pas un savoir que lui-même posséderait à d'autres qui ne le posséderaient pas, puisque tous voient déjà le roi dans sa nudité. Mais, sans en être lui-même conscient, il donne l'occasion à chaque adulte de prendre conscience que le consensus auquel il contribue par son propre mensonge n'a pas d'autres

fondements qu'une somme de mensonges identiques au sien propre.

Le proverbe « la vérité sort de la bouche des enfants » est donc un proverbe qui surgit dans le cadre de rapports de dominations idéologiques. Il est des situations où chacun sait en son for intérieur qu'il y a des choses qu'il faut taire, sous peine de subir une sanction sociale. On le voit dans les expositions d'art contemporain : combien se disent : ne risqué-je pas de passer pour un philistin si je dis franchement ce que je pense de cette œuvre ? De même, dans bien d'autres champs sociaux, où la question de l'évaluation publique de certaines choses implique l'évaluation des évaluateurs eux-mêmes : d'où un conformisme social où les dominants imposent leurs évaluations aux dominés par le biais d'une violence symbolique sanctionnant comme déviance tout jugement discordant.

Or il arrive des cas où le processus de domination sociale subsiste alors même que plus personne n'y croit sincèrement. L'idéologie dominante continue alors de subsister quelque temps, tant que nul n'ose la mettre publiquement en question ; puis elle s'effondre brutalement sur elle-même quand chacun prend conscience qu'elle ne repose plus que sur l'hypocrisie de tous : c'est ce qui se produit lorsqu'une idéologie arrive en fin de règne. Il est notable qu'entre 1989 et 1991, l'idéologie marxiste-léniniste a perdu toute crédibilité en URSS alors même que quelques années auparavant elle était le socle sur lequel s'organisait la société russe. Mais la chute du mur de Berlin et l'échec du putsch du Kremlin montrèrent rétrospectivement que le système soviétique avait reposé quelque temps sur une bulle idéologique à laquelle tous avaient longtemps feint de croire par intérêt égoïste… On pourrait faire des raisonnements similaires au sujet du culte de la monarchie dans la France des Lumières, ou au sujet de la morale sexuelle bourgeoise avant la révolution soixante-huitarde. Si notre conjecture est juste, tous ces bouleversements idéologiques soudains résultent d'un travail d'usure demeuré longtemps secret, jusqu'à ce qu'on atteigne un stade où l'idéologie continue d'opérer quelque temps encore sans n'avoir plus aucun partisan sincère, à peu de choses près. Le processus que nous venons de décrire n'est pas sans évoquer le coyote du dessin animé qui, lancé à la poursuite de l'oiseau coureur du désert, se précipite dans le vide et demeure en sursaut quelques instants avant de tomber pour de bon.

Finalement...

Quoi qu'il en soit de ces conjectures sur le dépérissement des idéologies, nos analyses nous conduisent à une conclusion inattendue. Si notre interprétation du proverbe « la vérité sort de la bouche des enfants » est juste, cela signifie que les classes populaires ont une conscience claire de l'existence des impostures idéologiques auxquelles elles sont soumises. Loin d'être dupes des mystifications sociales, comme le pensent trop facilement les lecteurs superficiels de Marx et Bourdieu, les dominés ont conscience qu'il leur faut faire semblant d'adhérer aux valeurs des dominants pour trouver leur place dans l'ordre social. Ils ont conscience de l'injustice qu'ils subissent et s'efforcent d'y remédier. Dès lors, on ne saurait plus se contenter de voir dans les proverbes la simple expression du préjugé ou de l'opinion commune entendue comme idéologie dominante. Ils peuvent constituer une réserve de sagesse destinée à armer les plus faibles, les exploités, les opprimés contre l'idéologie de la classe dominante. Étudier la sagesse des proverbes n'est donc pas nécessairement se vautrer complaisamment dans la fange des préjugés mais bien au contraire analyser des stratégies de résistance à la domination des élites.

Voilà pourquoi si l'on estime que le rôle de la philosophie est de chercher la vérité par delà les conditionnements qui nous aveuglent, il importe de comprendre que la sagesse populaire peut être un utile contrepoison aux illusions dont pourrait être dupe structurellement la philosophie académique, non en tant qu'elle est philosophie, mais en tant qu'elle est académique, c'est-à-dire intégrée à une organisation sociale hiérarchisée. En somme, toute bonne philosophie doit garder le contact avec la sagesse populaire pour rendre justice à l'exercice spontané de la pensée rationnelle qui s'y exprime.

Dans le coeur de tout homme à la conscience droite, il est un Socrate qui veille.

Prochaines conférences du cycle :

- Lundi 16 janvier 2017, 20h : "*Qui se ressemble s'assemble.*"
- Lundi 6 février, 20h : "*Ce que femme veut, Dieu le veut !*"
- Lundi 13 mars, 20h : "*L'ombre du zèbre ne porte pas de rayures...*" *(proverbe africain)*

RÉTROSPECTIVE DE L'ÉVÉNEMENT CAMUS

Chers amis,

Cette année, votre soutien nous a permis de vous faire vivre un temps intense autour de l'exposition consacrée à Albert Camus. Durant trois mois, celle-ci a été ponctuée de conférences et de rencontres exceptionnelles. Charles Berling, Jacques Ferrandez, Abraham Ségal, Marion Richez, Agnès Spiquel, tous à leur manière sont venus témoigner de la place de Camus dans leur travail de metteur en scène, d'acteur, de dessinateur ou de réalisateur, révélant à chaque fois une nouvelle facette de Camus, l'enfant d'Alger, le romancier, le philosophe qui ne se considérait pas comme tel, celui qui donnait au théâtre un temps qu'il refusait avec obstination aux dîners en ville, enfin Camus l'homme engagé…

Pendant plusieurs semaines, Jean-Louis Ravistre, professeur de lettres pour qui Camus n'a plus de secret, a animé une vingtaine de visites permettant à plus de 600 lycéens de mieux découvrir l'auteur au programme des classes de 1ère et de terminale, et de réaliser la portée de sa pensée.

Nous tenons à remercier tous ceux qui ont œuvré, de près ou de loin, à la réalisation de ce projet et à son succès, des petites mains de l'ombre qui ont aidé à l'installation de l'exposition, à la préparation du buffet d'inauguration… aux intervenants connus ou moins connus qui ont porté la voix de Camus, sans oublier nos partenaires, l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et techniques du Théâtre (ENSATT) et RCF Lyon.

Sans vous et sans le soutien financier de nos donateurs, ce projet n'aurait pas vu le jour. MERCI.

Charles Berling lit "Caligula" sur la scène de l'ENSATT

L'ÉVÉNEMENT EN CHIFFRES :

- L'exposition a généré près de **700 visites** parmi lesquelles 600 lycéens du privé et du public
- **450 auditeurs** ont assisté aux conférences du cycle Camus dont 140 pour l'inauguration

A noter : Tous les mardis à 11h35 sur RCF Lyon 88.4, retrouvez la **chronique « Mots d'auteurs »** avec Bruno Roche. Après Camus, redécouvrez Baudelaire, auteur des *Fleurs du Mal* et grand poète du 19e siècle.

WILLIAM CAVANAUGH AU COLLÈGE, UN ÉVÉNEMENT HISTORIQUE

130 personnes sont venues écouter sa vision d'une théologie politique.

Le mardi 8 novembre à 20h, au moment où se jouaient les élections américaines, le théologien William Cavanaugh, tout juste arrivé de Chicago, donnait sa première conférence à Lyon, au Collège Supérieur sur "Les catholiques sont-ils des citoyens comme les autres ?"

Alors qu'il est encore peu connu du grand public, qu'il ne parle qu'anglais, ce soir-là, 130 personnes sont venues écouter sa vision d'une théologie politique.

Pour Cavanaugh souvent qualifié d'"« anarchiste eucharistique » bien qu'il ne revendique pas cette appellation, l'Eglise n'est pas seulement un corps spirituel. Elle est un corps de résistance qui manifeste « la présence bouleversante du Christ-Roi dans la politique du monde ». Sa thèse, la précision de sa pensée, la qualité des exemples l'illustrant, son humour et sa délicatesse ont marqué tous ceux qui sont venus l'écouter.

Pour ceux qui n'ont pas eu cette chance et qui souhaitent découvrir sa pensée, nous vous conseillons de commencer par lire *Eucharistie et mondialisation*. La thèse qu'il développe est que la théorie politique moderne prétendument « séculière » et neutre, est en réalité une théologie masquée, qui fait de l'Etat moderne un état sauveur en lieu et place de l'Eglise.

AGENDA

Débuts de cycles

Servitude et soumission

à partir du jeudi 5 janvier, à 20h

avec Jean-Louis Ravistre

1ère conférence sur *Le Discours de la servitude volontaire* de La Boétie

***

6 crises économiques

à partir du jeudi 12 janvier, à 20h

avec Arnaud Pautet

1ère conférence : *Une crise agricole et industrielle : l'Europe de 1845 à 1849*

***

Atelier de lecture *Les Fleurs du Mal*

à partir du lundi 23 janvier, à 20h

avec Alexandre Montagnier et Bruno Roche

Rencontre exceptionnelle

Pierre MANENT

philosophe

"Lier la parole à l'action, la tâche du politique ?"

Mercredi 4 janvier, à 20h

dans le cadre du cycle sur la parole

au Collège Supérieur

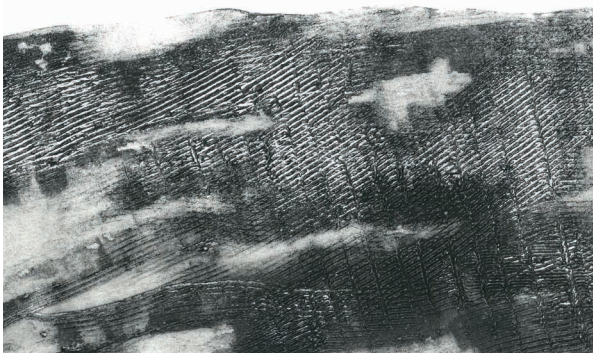
Entrée : 9€ plein tarif / 5€ tarif étudiant

Inscription conseillée

Exposition de gravures d'Isaure de Larminat

autour de *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*

Du 13 janvier au 17 février 2017



L'oeuvre intimiste d'Isaure de Larminat, graveur, dessinatrice et peintre lyonnaise, trouve ici son inspiration dans la méditation de "Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres" de Charles Péguy. Dans cette exposition, des extraits du poème alternent avec des gravures, comme des allées et venues physiques et spirituelles sur le chemin de Chartres...

- **Vernissage le vendredi 13 janvier à 18h30**
- **Table ronde sur la gravure le mardi 31 janvier à 20h, en présence de l'association *L'Empreinte***

Le Collège Supérieur

17, rue Mazagran, 69007 LYON
Tél. 04 72 71 84 23 - contact@collegesuperieur.com
Centre de réflexion et de formation n° 82 69 07 602 69

www.collegesuperieur.com